

Kapesh : retourner les armes

Eukuan Nin Matshi-Mantu Innushkueu / Je suis une Maudite sauvage d'An Antane Kapesh

Alex Noël

Number 276, Summer 2021

Héroïnes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96722ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Noël, A. (2021). Review of [Kapesh : retourner les armes / *Eukuan Nin Matshi-Mantu Innushkueu / Je suis une Maudite sauvage* d'An Antane Kapesh]. *Spirale*, (276), 16–21.

KAPESH : RETOURNER LES ARMES

EUKUAN NIN
MATSHI-MANTU
INNUSHKUEU/
JE SUIS UNE
MAUDITE
SAUVAGESSE

AN ANTANE KAPESH
Mémoire d'encrier, 2019
[1976], 216 p.

Dans mon livre, il n'y a pas de parole de Blancs. Quand j'ai songé à écrire pour me défendre et pour défendre la culture de mes enfants, j'ai d'abord bien réfléchi, car je savais qu'il ne fait pas partie de ma culture d'écrire et je n'aimais pas tellement partir en voyage dans la grande ville à cause de ce livre que je songeais à faire. Après avoir bien réfléchi et après avoir une fois pour toutes pris, moi une Indienne, la décision d'écrire, voici ce que j'ai compris : toute personne qui songe à accomplir quelque chose rencontrera des difficultés mais en dépit de cela, elle ne devra jamais se décourager [...]

An Antane Kapesch, *Schefferville*, 1975

Chère An,
Je veux te dire un mot. Une chose toute simple d'une mère à une autre. Le but que tu t'étais donné de défendre ta culture et celle de tes enfants, sache que tu l'as atteint [...]

Naomi Fontaine, *Uashat*, 2019

Ce texte n'aurait jamais dû sombrer dans l'oubli où nous l'avons laissé. Il aurait dû être enseigné dans les écoles, lu, étudié, traduit, récompensé. Jusqu'à tout récemment, il ne l'a pas été, sinon très peu. Premier livre publié par une Innuë, il aurait dû être considéré comme un jalon incontournable de l'histoire de la littérature telle qu'elle s'est écrite au Québec. Il ne l'a pas été.

Pour bien saisir sa portée, il faut se transporter au début des années 1950, sous le second mandat de Maurice Duplessis, quand la fondation de la ville minière de Schefferville, qui est reliée à la côte par un chemin de fer, représente une première percée majeure à l'intérieur des terres du territoire ancestral du Nitassinan. Plusieurs mesures sont alors prises pour sédentariser les Innu-e-s, les contenir dans des réserves et procéder à leur acculturation, pendant que l'on s'empare de leur territoire pour le vider de ses ressources. Tout au long de la Révolution tranquille, ce phénomène va en s'accélégrant alors que le gouvernement du Québec, qui se proclame maître «chez lui», érige des barrages sur les rivières, en plus d'accorder d'importants droits de coupe forestière. Tout cela est fait sans le consentement des Innu-e-s, dont le mode de vie est criminalisé par les policiers, les garde-chasses, les tribunaux qui imposent les façons de faire du colonisateur. C'est dans ce contexte qu'An Antane Kapesh, ancienne cheffe du conseil de bande de Matimekush, l'une des dernières à avoir connu l'existence dans la forêt avant l'arrivée massive des Blanc-he-s, entreprend d'écrire un livre. Elle a notamment assisté aux ravages des écoles publiques sur ses propres enfants à qui l'on a donné «une éducation de Blancs, uniquement pour les gâcher et uniquement pour leur faire perdre leur culture et leur langue indiennes».

Dans son ouvrage de 1976, qui paraît simultanément en français et en innu-aimun grâce à la traduction de José Mailhot, Kapesh raconte sa version de l'histoire, celle que l'on avait jusqu'alors très peu entendue : «*Quand nous vivions notre vie à nous, jamais nous ne voyions toutes les misères que nous voyons aujourd'hui. Après nous avoir pris notre vie, le Blanc ne nous a donné qu'une existence lamentable.*» En témoignent les forces de l'ordre qui brutalisent ses propres enfants : «*Quand les policiers ont blessé ton gars, se vante le chef de police, une chance que je n'étais pas là, moi, il serait mort!*» Se portant à la défense des sien-ne-s, Kapesh raconte, page après page, le cauchemar que les Blanc-he-s ont fait subir aux Autochtones, ou, pour le dire avec la poète innue Marie-Andrée Gill, «*toute la misère que les colonisateurs ont amenée dans le Nord*». Kapesh dénonce dans l'urgence, comme le note à juste titre Gill dans la revue *Nuit blanche*, «*l'assimilation forcée, le contrôle des ressources, le mépris envers le mode de vie des Innus : bref, la colonisation, l'impérialisme et le capitalisme*» (2019). Dans le balado de la Fabrique culturelle consacré à Kapesh, Anne-Marie André atteste : «*Ce qu'elle a écrit là, c'est toutes des histoires vraies, même si c'est violent, c'est ce qu'on a vécu à côté des Blancs.*» En publiant ce livre à la portée explosive pour «*[s]e défendre et pour défendre la culture de [s]es enfants*» (2020), An Antane Kapesh avait tout d'une pionnière, d'une intellectuelle, d'une femme de lettres, d'une philosophe, en un mot : d'une héroïne.

Si Kapesh rejoint la figure de l'héroïne, c'est d'abord parce que ce geste d'écrire pour dénoncer et s'affirmer n'allait pas de soi. Il demandait au contraire réflexion, car comme l'autrice le dit d'entrée de jeu, « *il ne fait pas partie de [s]a culture d'écrire* ». Au contraire, l'écriture représentait l'adversité, et en apprendre les rudiments, notamment dans les pensionnats, incarnait une étape majeure sur le chemin de l'acculturation. Apportée par le colonisateur, l'écriture avait longtemps servi à assimiler les Innu-e-s et elle menaçait, parmi d'autres choses, le maintien d'une culture orale qui se trouve porteuse d'une philosophie et d'une vision du monde ancestrales. En 1976, choisir de prendre la plume revenait à se saisir des armes de l'adversaire, du colonisateur, et à les retourner contre lui, pour produire un livre qui rétablirait la vérité : « *À présent que le Blanc nous a enseigné sa façon de vivre et qu'il a détruit la nôtre, nous regrettons notre culture. C'est pour cela que nous songeons, nous aussi les Indiens, à écrire comme le Blanc. Et je pense que, maintenant que nous commençons à écrire, c'est nous qui avons le plus de choses à raconter puisque nous, nous sommes aujourd'hui témoins de deux cultures.* » Ce réquisitoire était d'autant plus héroïque qu'en insistant sur les torts historiques des francophones, il allait complètement à l'encontre du discours social ambiant. Cette prise de parole intervenait dans le contexte de la Révolution tranquille, où la montée du discours souverainiste faisait que les Québécois-e-s avaient tendance à se voir plus que jamais comme les victimes de la domination anglaise, et non comme des bourreaux, comme en témoignent les œuvres de Michèle Lalonde ou de Pierre Vallières. L'œuvre de Kapesh venait en quelque sorte pointer les angles morts de ce discours. Mais si, dans l'ouvrage de Kapesh, « *il n'y a pas de parole de Blancs* », c'est également parce que le texte, en plus d'atteindre le but politique qu'il s'était fixé, se doublait d'un exploit formel, d'un accomplissement stylistique majeur en regard de la menace que l'écriture faisait peser sur la culture innue. Loin de laisser l'écriture des Blanc-he-s moduler sa pensée et sa voix, Kapesh est parvenue à la soumettre à la longue tradition orale de sa communauté, à transformer l'écriture en une parole fluctuée par l'oralité innue, à retourner contre lui, encore une fois, l'arme tendue par l'adversaire. Il y a dans ce geste de Kapesh quelque chose d'éminemment subversif.



L'histoire de ce livre, c'est aussi l'histoire de notre incapacité à nous regarder en pleine face, sans faux-fuyants ; c'est le récit de notre incapacité à admettre que nous, Québécois-e-s, ne sommes pas que les éternelles victimes de l'histoire de ce pays, que nous avons également été les bourreaux, que nous avons entre autres reproduit en pire sur autrui ce que l'on se plaignait pourtant d'avoir subi. Et que nous continuons de le faire. Au moment de redécouvrir Kapesh, je ne pouvais m'empêcher de penser à Joyce Echaquan, cette Atikamekw de 37 ans morte tragiquement à l'hôpital de Joliette l'automne dernier, à la suite de sévices infligés par le personnel soignant. Je crois, peut-être parce que j'ai foi dans la littérature, que si nous avons véritablement lu Kapesh en 1976, si nous avons écouté ce qu'elle avait à nous dire, plutôt que de qualifier son texte de « *monologue inquiétant* », comme on l'a fait dans *Québec Science*, de telles atrocités auraient pu être évitées.



Il n'y a pas que dans *Québec Science* que le livre inquiétait davantage qu'il n'indignait. Renée Rowan, dans *Le Devoir*, qualifiait également le texte de Kapesh de « *récit inquiétant* », et ce, « *à cause de sa charge agressive* ». Toujours est-il que lors de sa première parution chez Leméac, en 1976, *Eukuan nin matshi-mantu innushkueu / Je suis une maudite sauvage* d'An Antane Kapesh n'est pas passé inaperçu. L'éditeur a placé plusieurs publicités dans les journaux. Dans de nombreux périodiques, des comptes rendus ont accompagné sa sortie, mais il ne s'agissait le plus souvent que d'entrefilets. Le texte s'est buté, écrit Naomi Fontaine dans sa préface, à un « *refus d'entendre* ». Lors de sa publication initiale, et encore aujourd'hui, nous apprend quant à elle Marie-Andrée Gill, « *la réception l'a cadré dans un style uniquement biographique. C'est pourtant le voir d'un point de vue réducteur et même colonialiste, car la philosophie innue prend une forme qui n'est pas semblable aux standards dominants pour exprimer ses idées* ». Étrangement, les premier-ère-s lecteur-ric-e-s ne semblent pas avoir apprécié le style de l'œuvre, qui aujourd'hui pourtant enchante les contemporain-e-s. Si certain-e-s critiques, comme Andrée Rainville, qui a signé un compte rendu dans *Progrès-Dimanche*, se sont montré-e-s plus chaleureux-euses envers l'autrice, en saluant le cran de « *publier un livre accusateur des relations conquies-conquérants* », on juge qu'il était « *écrit simplement* ». Réginald Martel, qui a rendu compte de ce « *livre franc et dur* » dans *La Presse*, évoquait par exemple « *une réflexion profonde, tellement naïve à première vue qu'on la croirait banale* ». La force de

frappe et la beauté du style de Kapesch sont également passées sous le radar dans d'autres périodiques, comme en témoigne ce commentaire, non dénué de paternalisme, de Joseph Risi, encore une fois dans *Québec Science* : « *On y cherche en vain l'élégance de langue des grands écrivains, mais on est heureux d'y trouver la touchante simplicité de pensée d'une Montagnaise de Shefferville.* »

Au cours de la décennie suivante, cette perception ne va pas nécessairement s'améliorer. En 1981, dans les pages de *La Presse*, par exemple, Martial Dassylva jugera qu'avec l'adaptation théâtrale tirée de son deuxième livre (*Qu'as-tu fait de mon pays ? Tanite nan etutamin nitassi ?*), An Antane Kapesch « *apporte une réponse un peu simple au niveau du contenu et grandement décevante au niveau de la démarche théâtrale* », en ce sens « *qu'elle procède d'une vision réductrice de l'histoire et des événements* ». La perspective de Kapesch est qualifiée de « *discours manichéen de haine* » ou encore de « *réquisitoire sans nuances* ». Signe d'une incommunicabilité entre l'autrice et les critiques, deux ans plus tôt, comme le rapportait *La Presse*, An Antane Kapesch, depuis l'Assemblée nationale où elle avait rencontré Camille Laurin, avait « *dit, en conférence de presse, que si les Blancs n'arriv[ai]ent pas à comprendre son livre, elle n'en fera[it] pas d'autres* ».

Par la suite, le livre allait lentement s'effacer de l'espace médiatique, jusqu'à être épuisé. Pire, il allait passer à la trappe de la mémoire collective. Aujourd'hui, le nom d'An Antane Kapesch ne figure dans aucune des histoires littéraires du Québec que j'ai pu consulter, son œuvre n'est mentionnée dans aucune des anthologies destinées à l'enseignement collégial, n'est mise de l'avant dans aucun des travaux majeurs consacrés aux essais parus dans le contexte effervescent de la Révolution tranquille. En dehors des communautés autochtones où certain-e-s membres en avaient conservé la trace, ce texte fondateur et puissant, devenu introuvable avant sa réédition en 2019 chez Mémoire d'encrier, n'était connu que d'une poignée de spécialistes et d'amateur-riche-s pour qui il incarnait une sorte de livre-culte.



L'écrivaine innue Naomi Fontaine, qui a réédité le texte en plus d'en signer la préface, m'a confié l'avoir découvert tardivement dans sa vie, à 27 ans. « *C'était, me dit-elle, dans le cadre du travail de préparation de l'anthologie Tracer un chemin/ Meshkanatsheu (2017), publié chez Hannenorak. Mon ami Jean-François Létourneau, avec qui je travaillais et qui est professeur de littérature, m'a dit qu'il fallait absolument que je lise ça. C'est drôle parce que c'est un Québécois qui m'a présenté la première auteure innue. Puis, quand j'ai lu ça, évidemment, ça m'a complètement bouleversée, ça a remis en question beaucoup de choses que je croyais par rapport à l'histoire.* » Les mots de Kapesch, note Fontaine dans sa préface, « *[j]e les ai lus sans jamais qu'aucun doute ne traverse mon esprit quant à la véracité des propos. Elle me racontait l'Histoire, celle que je n'avais pas entendue. La mienne. Un récit brutal, violent, impossible* ».

Marie-Andrée Gill m'a également confié avoir découvert le texte dernièrement, dans la foulée de sa réédition : « *Avant, m'écrit-elle, je le voyais à la bibliothèque et je le feuilletais, mais je ne l'avais jamais lu. Personne n'en parlait ou ne connaissait ça.* » Kapesch, c'est aussi celle qui a été témoin de la vie d'avant la colonisation, et ses mots, souligne Gill dans *Nuit blanche*, touchent « *mon questionnement et ma blessure : notre époque.* »

« *Je me souviens exactement quand ce livre est arrivé dans ma vie, me raconte la poète innue Maya Cousineau Mollen, à qui j'ai aussi posé la question. J'étais au Cégep, au début des années 1990, et c'est la professeure, une Québécoise, qui l'avait mis dans son cours de littérature. Je suis restée assez surprise de voir ce livre-là. Ça m'a mise mal à l'aise, parce que c'était une époque où on sortait de la crise d'Oka, et rien n'était en paix chez moi, sur mon identité, ma place dans ce jeune pays. Dans ces années-là, je ne comprenais pas pourquoi Kapesch me semblait si vindicative, alors qu'aujourd'hui, ce ton vindicatif a encore toute sa place. Et je me rappelle que quand je l'ai lu, j'ai cherché à comprendre ce mal-être ou ce malaise que je vivais.* »

« *La réaction que je perçois en ce moment chez les jeunes et les plus vieux de ma communauté, me dit Naomi Fontaine, c'est qu'en fait, c'est une chance de pouvoir lire ce texte-là qui n'était même pas accessible il n'y a pas si longtemps. Je pense que c'est un texte révolutionnaire qui est vraiment en avance sur son temps. Je sens que les jeunes souhaitent se l'approprier, que ça a beaucoup d'échos par rapport à ce qu'ils vivent, par rapport à ce qu'ils veulent pour l'avenir. C'est une immense marque de fierté aussi pour sa famille, parce qu'elle a une grande famille, cette auteure-là, et il y a quelque chose du legs qui est super important pour eux.* »

Un legs, c'est exactement de cette façon que m'en parle la poète et cinéaste innue Mélina Vassiliou, qui me dit s'être plongée dans le livre de son aïeule à plusieurs époques de sa vie : « *À l'adolescence, me répond-elle, je l'ai lu dans la version où, sur la couverture, elle a son foulard et son regard à l'horizon. Elle a été une motivation pour me pousser à écrire, car c'est ma grand-tante. Son souvenir était encore présent après son voyage dans le monde des esprits. Elle est un modèle de féminisme, comme ma nukum Marie-Louise André et Manishan Kapesch, ma mère. Ces trois femmes m'ont légué le droit de m'exprimer sans avoir peur de l'homme blanc.* »



Si j'ai voulu aller à la rencontre de certaines de ces femmes, c'est parce que je crois que ce n'est pas seulement en raison d'un changement d'époque que le livre de Kapesch reçoit aujourd'hui une meilleure attention que lors de sa première parution. Je crois que ce sont Rita Mestokosho, Joséphine Bacon, Naomi Fontaine, Marie-Andrée Gill, Natasha Kanapé Fontaine, Maya Cousineau Mollen, Mélina Vassiliou, ainsi que d'autres artistes innu.e.s et leurs allié.e.s qui, grâce à la force et à la qualité de leur œuvre, ont pavé la voie à son retour. En écrivant des poèmes pour dénoncer le massacre de la rivière Romaine (Mestokosho) ou encore des récits pour témoigner de la vie sur les réserves (Fontaine), n'avançaient-elles pas dans la voie tracée par Kapesch ? L'histoire de ce livre, c'est aussi celle d'une sororité, composée de femmes autochtones qui, avec différent-e-s allié-e-s, conservent, lisent, traduisent, éditent, transmettent ce texte, en plus d'en reprendre le flambeau.

Plusieurs héroïnes mènent la quête de ce texte à travers les âges.



Je connais aussi des personnes blanches qui ont été bouleversées par ce livre, qui ont pris des jours à s'en remettre, qui n'ont pas pu se rendre d'un trait jusqu'à la fin parce que ce qui s'y trouve raconté les indignait trop. Qui ont dû le laisser de côté un certain temps avant d'y revenir. Qui m'ont dit que ce texte marquait une rupture profonde dans leur façon de voir le monde. Qu'elles se souviendront toujours du moment où elles l'ont lu, de l'endroit où elles étaient. Qu'elles ne pourront plus jamais enseigner la littérature québécoise sans se référer à ce texte. Des personnes, aussi, qui ont eu un sentiment de vertige à la lecture, en découvrant que ce livre extraordinaire, écrit avant leur naissance, on le leur avait un peu caché. Des personnes qui se sont mises à se demander tout ce qu'on leur avait tu. Des personnes qui ne comprenaient pas qu'un texte d'une telle puissance, d'une telle littéarité, ait été rayé de la carte pendant si longtemps. D'autres personnes qui affirmaient n'avoir jamais rien lu de tel.

Je ne connais encore personne que cette œuvre a laissé indifférent.

Ce texte, c'est aussi la preuve supplémentaire que nous, personnes blanches du milieu littéraire, avons un sérieux examen de conscience à faire, et qu'il ne suffit pas de jouer les surpris, les étonnés.

Au contraire, nous sommes nombreux-se-s à croire que ce sont de tels livres qui doivent être lus et transmis, à l'instar de Gill, qui avance, dans *Nuit blanche*, que « choisir de réinscrire la parole d'An Antane Kapesch dans l'histoire littéraire du Québec est un acte décolonial et même révolutionnaire dans la littérature québécoise ».

Avant la réconciliation, nous rappelle Fontaine, il y a la « vérité ».



Ce texte, c'est aussi la preuve supplémentaire que nous, personnes blanches du milieu littéraire, avons un sérieux examen de conscience à faire, et qu'il ne suffit pas de jouer les surpris-e-s, les étonné-e-s. À l'effacement des Premières Nations, à la spoliation du territoire de Nitassinan, à l'effacement des littératures autochtones au sein de l'espace culturel, nous avons participé pendant trop longtemps. Par exemple, il a fallu attendre jusqu'en 2008 que Le Clézio, dans son discours de réception du prix Nobel, mentionne parmi ses influences le nom de Rita Mestokosho, pour que l'on prenne acte de la présence de cette autrice innue (et, avec elle, de la poésie autochtone), alors complètement inconnue des acteur-ice-s du champ littéraire québécois. Par notre méconnaissance – à moins que ce soit par notre paresse? –, nous avons une fois de plus répété au sein de nos milieux ce qui se jouait à l'extérieur d'eux, nous nous sommes fait les acteur-ice-s de ce drame.

L'histoire de ce livre (je parle cette fois de son trajet fantomatique dans le champ littéraire québécois), c'est malheureusement l'histoire de notre fausseté, de notre oubli, de notre mémoire sélective, de notre méchanceté nationale, aussi, de nos pires abominations.



En jetant un regard suspicieux sur le xx^e siècle, je me suis beaucoup questionné ces dernières années sur l'effacement de certaines œuvres « oubliées » de la modernité, mais je crois que, de toutes celles que j'ai parcourues, c'est l'essai de Kapesch dont la disparition m'enrage le plus, parce que c'est peut-être le livre dont la portée est la plus puissante. C'est celui qui avait tout pour s'inscrire dans l'histoire littéraire et intellectuelle du Québec.

Si on ne peut que célébrer son retour en force, il nous reste cependant beaucoup à faire. Il y a encore de nos jours des textes en éternelle rupture de stock, des toiles et des gravures de femmes peintres extraordinaires qui dorment dans des entrepôts d'où elles ne sortent jamais, toute une part de notre culture qui montre des signes inquiétants. Je me surprends parfois à avoir peur pour les recueils peu connus de Charles Cocoo et d'Éléonore Sioui ; au même titre que je crains pour la poésie d'Anne-Marie Alonzo, de plus en plus difficile à trouver en librairie ; pour les natures mortes ouvrières de Ghitta Caiserman-Roth ; pour *Orage sur mon corps* (1944) d'André Béland, premier roman québécois à traiter d'homosexualité, depuis longtemps épuisé.

L'auteur et éditeur wendat Louis-Karl Picard-Sioui me confiait qu'un livre auquel il avait consacré son mémoire de maîtrise, *Warrior's Handbook* (1980) de Louis Karoniaktajeh Hall, était difficile à se procurer, même en bibliothèque. De fait, en faisant une recherche rapide sur WorldCat, je n'en trouve que trois exemplaires disponibles à travers le monde. Et je me demande : pour tous ces livres introuvables, combien ont disparu avant de pouvoir faire l'objet d'un simple dépôt dans un centre d'archives ? Remettre l'œuvre de Kapesch en circulation, c'est un « cadeau précieux qu'on offre à l'Histoire », comme l'écrit Naomi Fontaine. J'entends parfois des personnes se réjouir du fait que ce texte bénéficie d'une deuxième chance. Or, j'ai plutôt l'impression que c'est à nous qu'il offre une deuxième chance.